

Ce que m'ont dit les peintures de Francis Bacon

« Je fus, au pied du baldaquin supportant ses bijoux adorés et ses chefs-d'œuvre physiques, un gros ours aux gencives violettes et au poil chenu de chagrin, les yeux aux cristaux et aux argents des consoles. »

Arthur Rimbaud, *Illuminations*.

Saisir, non ce que disent à l'historien d'art, mais ce que m'ont dit les peintures de Francis Bacon, cela paraît simple et demander seulement une écoute attentive, comme l'aura été mon regard. Mais si je dois, pour aller jusqu'au bout de cette saisie, traduire en phrases ce qui m'a été transmis en un langage dont le propre est d'opérer bouche cousue et sur l'instant, je risque fort de m'égarer : la plupart de ces peintures ne m'apparaissent ni comme des constructions dont l'analyse pourrait amener à mesurer tant soit peu la

valeur, ni comme des illustrations susceptibles d'être légendées et prêtant à des commentaires qui permettraient d'en préciser le sens, voire de l'approfondir. Vivant leur vie, elles m'émeuvent en raison de cette vie, dont l'artiste semble avoir su les doter et parce que je sens intensément leur présence... Or, quand je parle de cette vie qu'elles vivent et de cette faculté qu'elles ont d'imposer leur présence, je ne suis guère avancé : constater cela, n'est-ce pas constater seulement qu'en face d'elles je me trouve affronté au mystère même de la peinture, celui qui fait que certaines œuvres *existent*, alors qu'aux autres on n'accordera que l'existence neutre d'un objet mobilier, table ou chaise par exemple ? Qu'est-ce donc au juste que je veux dire et qu'est-ce que, confusément, j'admets comme allant de soi, quand j'en appelle au mot « présence » pour exprimer ce que j'ai ressenti, alors que je ne connaissais guère Francis Bacon qu'à travers ce que sa peinture donne à lire de lui ?

Je l'ai déjà reconnu implicitement, « présence », au sens où je l'entends, désigne autre chose que la seule présence du tableau dans la

portion d'espace où je suis. C'est une présence qui me semble vivante, tout en se distinguant non seulement de celle des objets inanimés, mais de celle d'un être vivant auquel je ferais face. Présence de quelque chose que je sais tableau figurant quelque chose – car il en est toujours ainsi avec les toiles de Bacon – et qui capte mon attention, ni comme œuvre peinte simplement digne d'être admirée, ni parce que cette œuvre me rend expressément présent ce qu'elle figure (un trompe-l'œil, s'il s'agissait de cela, ferait bien mieux l'affaire et je n'éprouverais pas cette forte impression ou en éprouverais une tout autre s'il y avait présence réelle).

La présence dont je parle est bien celle du tableau, qui en tant que tel m'accroche plus solidement que ne ferait une photographie, et elle est fictivement celle de la chose figurée (le fait est, d'ailleurs, que je n'ai qu'indifférence à l'égard des tableaux dans lesquels rien du monde extérieur ne m'est montré, serait-ce avec des détours). Mais cette présence n'est pas seulement cela. Elle est à la fois présence globale du tableau, présence illusoire du figuré et présence

manifeste, dans ce qui s'ouvre à ma vue, des traces d'un combat : celui que l'artiste a mené pour aboutir au tableau sur lequel l'élément de départ devait s'inscrire, non pas à la sèche manière d'un diagramme ou d'un document, mais de la façon la plus convaincante qui soit pour la sensibilité du spectateur. Présence, en somme, de l'œuvre et de son sujet, mais aussi présence lancinante du meneur de jeu et, enrobant le tout dans ce qu'elle a d'absolument vivant et immédiat, ma propre présence comme spectateur, puisque je suis tiré de ma trop habituelle neutralité et amené à une conscience aiguë d'être là – rendu, en quelque sorte, présent à moi-même – par l'appât qui m'est tendu : cette représentation qu'un artiste me présente et qui, faite à sa mesure, au lieu de m'être offerte comme du prêt-à-porter, m'attache en ce qu'elle a de singulier en même temps que de tout proche, puisqu'elle évoque – presque toujours en ce qu'il a de plus familier, nos semblables – le monde où nous vivons tous, simplement décalé par rapport à moi, ce qui m'en est proposé étant passé par le cerveau et la main d'un autre.